

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 27

Artikel: La Fée de Cleibe : légende publiée par M. Correvon (Genève)
Autor: Correvon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les pauvres victimes qui agonisaient sur le « trébuchet ».

Lorsqu'on l'aura rendu tes échauguettes, lorsque, couronnant ton toit conique, une élégante girouette à drapeau tournera au gré du vent, tes ennemis baisseront peut-être pavillon et feront amende honorable.

On te reproche d'être un obstacle au développement du quartier, de te trouver malencontreusement presque au milieu de la rue et de barrer ainsi le passage ? On a grand tort. Tu n'es point un obstacle au développement du quartier. Qui sait même si tu n'en seras pas un jour le principal attrait. Nombre de gens viendront te visiter, qui, sans toi, n'eussent très probablement jamais mis les pieds dans cette partie de la ville.

Et nous donc, serons-nous si fort contrariés de devoir faire un petit détour en passant à ton pied ? Nous le faisons tous les jours ce détour, et n'importe où, quand nous rencontrons sur notre chemin un vieillard, une dame, une personne de marque, ou quelque ouvrier chargé d'un pesant fardeau. Nous leur laissons la place, nous descendons du trottoir. Rien de plus naturel. Tu as bien aussi, semble-t-il, quelques titres à cet élémentaire témoignage de respect. Nous ne devons point oublier que, du haut de tes murs, cinq siècles nous contemplent. Ce n'est pas, sans doute, les quarante siècles des pyramides, mais cinq siècles, c'est déjà bien quelque chose.

Tes défenseurs se proposent, dit-on, ta restauration achevée, d'installer dans tes murs le musée du « Vieux-Lausanne », dont une salle de l'école d'Ouchy abrite provisoirement les débuts. Est-ce bien là ce qu'il te faut, et te prêterais-tu convenablement à une pareille destination ? Ne vaudrait-il pas mieux, peut-être, te conserver entièrement ton caractère primitif, faire une reconstitution complète de ce que tu fus dans ton beau temps, et, par des mannequins, indiquer quel était le rôle des soldats chargés de te défendre. Le visiteur pourrait ainsi se donner une idée plus ou moins exacte de ce qu'était l'art de défense des villes au moyen-âge. Comme complément, un relief de Lausanne, avec son enceinte de murs et de tours, telle qu'elle existait à cette même époque, pourrait être installé à l'étage supérieur, le mieux éclairé.

Nous aurions, en cela, une curiosité fort intéressante et d'un genre point du tout commun.

Quoi qu'il en soit, courage, la tour ! Encore un petit effort, encore un petit assaut à soutenir, puis tu pourras entrer dans le repos définitif et dans la gloire que tu as mérités.

Le Conseil d'Etat est disposé à concourir à l'entreprise de ta restauration. La Confédération suivra sans doute ce bon exemple, et la fête populaire, qu'a l'intention d'organiser le Comité, rencontrera, espérons-le, la faveur des sociétés et du public lausannois, à la générosité desquels on fait rarement appel en vain.

X.

Costume bernois. — Un de nos abonnés nous communique ces quelques lignes :

« Permettez-moi de vous faire part du plaisir que j'ai éprouvé dimanche dernier à la salle d'attente de votre gare de Lausanne, à voir encore, dans toute sa grâce primitive, un costume féminin du canton de Berne ; il était porté par une charmante jeune femme, en voyage de noce apparemment, car son compagnon était empressé et attentif. Ce charmant costume national, devenu si rare qu'il fait se retourner tous les passants, rehaussait la fraîcheur de la jolie épouse, en faisant un type, un tableau, un fort joli tableau.

» Quoi de plus gracieux, de plus attirant que cette tête à la riche chevelure châtain, au visage à la carnation saine, fraîche, coiffée du

chapeau, du simple chapeau de paille blanche, de forme plate, abaissé sur le visage comme pour le laisser deviner ; quoi de plus flatteur que la gorgerette éblouissante de blancheur, maintenue par le demi-corsage de velours noir, amincissant et cambrant une taille robuste, qui ne se soucie nullement d'imiter la guêpure parisienne. Les manches bouffantes et fermes, protégeant à peine le coude, et d'ondulantes chaînes d'argent, retenues par de riches agrafes, complètent ce pittoresque ensemble. Quoi de plus noble aussi, dans sa simplicité, que la jupe noire en riche étoffe de laine, demi-longue, et que protège le large tablier de soie aux couleurs changeantes ?

» Et dire, monsieur le rédacteur, que tout ce charme, toute cette poésie du costume national disparaît de plus en plus ! Je le déplore sincèrement, et vous aussi, j'en suis sûr. »

Aux collectionneurs.

Il y aura [en ce monde toujours des gens, amateurs ou curieux, qui attacheront une importance énorme à un objet quelconque ayant appartenu à un grand homme, à une célébrité de marque, ou même à un personnage en vogue. C'est la manie, hélas ! de tout le monde aujourd'hui.

J'avoue être un admirateur des vieilles choses ; je revois, par exemple, toujours avec plaisir, nos anciennes monnaies, nos vieux uniformes, tous ces objets historiques que l'on collectionne avec soin dans nos musées et qui nous rappellent de nombreux souvenirs du temps passé ; mais, ce que je ne puis comprendre, c'est cette sorte de rage que l'on a aujourd'hui de tout vouloir mettre aux antiquités et d'attribuer une valeur quelconque à des choses insignifiantes.

Mais voilà ! le besoin de collectionner est une maladie qui atteint bien des gens.

Vous connaissez l'histoire de la redingote grise de Napoléon ; elle a fait, hélas ! couler bien des flots d'encre et l'on en parlera encore bien souvent, puisque plusieurs personnes prétendent la posséder.

En quelles mains se trouve maintenant la véritable et si fameuse redingote ? C'est ce que je ne puis dire. Cependant, si j'étais appelé à me prononcer, je tiendrais tout simplement à ces prétendus possesseurs du vêtement de Napoléon le petit discours que voici : « Messieurs, » chacun de vous estime en avoir l'original. » n'est-ce pas ? Eh bien, ne voyez-vous pas la » preuve que vous avez tous été habilement » filoutés ! Ne comprenez-vous pas qu'il s'est » trouvé à cette occasion un madré tailleur qui, » exploitant votre bêtise, a confectionné de nom- » breux exemplaires de ce vêtement ! Croyez- » moi, l'original n'existe plus et vous n'avez » en mains que des copies plus ou moins bien » faites ! » Je suis bien certain, cependant, que mon raisonnement n'aurait pas le don de les convaincre.

Et la plume qui a servi au monarque à signer son abdication en 1814, à Fontainebleau ! A-t-elle assez fait parler d'elle, cette pauvre plume ! Elle a eu, elle aussi, le même sort que la célèbre redingote ; ses sœurs illégitimes se comptent par centaines et il ne se trouve pas, en Angleterre, un pair ou un lord quelconque qui ne vous en exhibe un exemplaire, acquis, cela va sans dire, à un prix fabuleux.

Et jusqu'où ne pousse-t-on pas cet amour de l'originalité !

En 1894, lorsque l'exécutif des hautes œuvres de France se rendit à Lyon pour procéder à l'exécution de Caserio, ne s'est-il pas trouvé plusieurs amateurs qui ont offert un prix exorbitant de la plume dont s'est servi M. Deibler pour signer la levée d'échou de l'assassin du malheureux président de la République !

Tout dernièrement encore, les journaux n'annonçaient-ils pas qu'un riche Yankee avait offert 10,000 dollars pour avoir le bonheur de posséder le chapeau de M. Loubet, ce pauvre chapeau cabossé à Auteuil par la canne du baron Christiani ! Et, puisque je suis au chapitre des chapeaux, comme disait feu Sganarelle, permettez-moi, pour finir, de vous raconter une jolie petite histoire arrivée à un chapeau de l'illustre maestro Verdi.

Il y a quelque temps déjà, l'auteur du *Trouvère* se trouvait à Montecatini, au Grand-Hôtel.

Un soir, en quittant le salon, il oublia de prendre son couvre-chef.

Deux dames qui s'étaient aperçues de l'oubli, se jetèrent sur le chapeau pour s'en emparer comme d'une précieuse relique, et le chapeau, tiré de ça et de là, fut bientôt dans un assez triste état ; enfin, il resta aux mains d'une des deux belligérantes, qui s'écria, toute glorieuse : Enfin, je le tiens !

Alors, un monsieur, qui avait assisté à la lutte, s'approcha de l'heureuse triomphatrice, et lui dit : « Mais, Madame, ce chapeau est à moi, Verdi est venu au salon comme il en est sorti. »

Stupéfaction générale, confusion et excuses de la dame, puis le monsieur se retira poliment avec son chapeau cabossé.

Mais, le lendemain, quelle ne fut pas la colère de la pauvre dame en recevant, du dit monsieur, une lettre, dans laquelle il lui confessait que le chapeau était bien celui de Verdi, et que ce qu'il en avait dit était tout bonnement pour se l'approprier lui-même.

La rédaction de l'intéressant journal : *Les Archives suisses des traditions populaires* a eu l'amabilité de nous autoriser à reproduire la charmante légende qu'on va lire.

La Fée de Cleibe.

Légende publiée par M. Correvon (Genève).

Sur la pente déboisée et rapide qui, des bords sa bleux du Rhône, grimpe à l'Alpe de Thion, à quelques kilomètres de la capitale du Valais et non loin des poétiques Mayens de Sion, on voit parfois se dessiner la pittoresque silhouette du hameau de Cleibe ou Clebe. C'est un coin paisible et heureux ; le pâtre, l'hiver, autour du feu, y conte à ses enfants de gracieuses légendes des temps passés, dont l'une recueillie sur place, m'a paru digne d'être répétée. Des récits semblables m'ont été racontés dans plusieurs villages du Bas-Valais, et notamment à Liddes, autrefois, par un habitant du hameau de Coire, dans la Vallée du Saint-Bernard.

Dans le vieux temps, il y avait à Cleibe de nombreuses fées, toutes bienfaisantes et douces, toutes portées de bonne volonté envers le pauvre genre humain. L'une d'elles, particulièrement familière, excita à tel point l'admiration d'un des jeunes gens du village qu'il finit par en devenir passionnément amoureux. Au printemps, montant à l'alpage, il la rencontra seule, lui fit sa déclaration et lui proposa le mariage. La bonne fée, qui n'éprouvait aucun sentiment semblable envers le jeune gars, commença par l'éconduire, objectant la défense qui était faite aux fées de s'allier aux humains. Le paysan était cependant si sincère, et son amour paraissait si profond que la fée finit par accepter. Posant doucement sa main sur l'épaule du garçon ébloui, elle lui promit de devenir sa femme s'il consentait à lui jurer que, quoi qu'il pût arriver après le mariage, il n'élèverait jamais la voix contre elle et que quoi qu'elle pût faire, il ne prononcerait jamais cette phrase : « Tu es une mauvaise fée. » Il le jura.

Le mariage eut lieu à l'église ; les violons jouèrent pour la danse ; on tua la vache traditionnelle pour le festin, et leur vie matrimoniale commença, comme toujours, par la lune de miel.

Le bonheur régna longtemps au foyer ; six années se passèrent sans le moindre orage ; de jolis enfants égayaient la maison sans y jeter aucun cri discordant. Quand l'époux rentrait, le soir, du travail des champs, il se réjouissait à la vue de ses enfants bien élevés et bien soignés, de la boisellerie

très blanche, des *émînes*¹ regorgeantes de lait, du souper appétissant, servi près de l'âtre toujours gai.

Un jour, le père dut monter à l'alpe de la Maïna à cause d'une vache qui donnait trop de lait et en perdait entre les traîtes. L'air était lourd, le ciel sombre. On pressentait l'orage, et lui, inquiet, ne s'arrêta pas longtemps parmi les pâtures.

Mais les fées prévoient l'avenir et connaissent les secrets de détourner les malheurs. C'est pourquoi la mère de famille, ce jour-là, prévoyant une grêle terrible, moissonna son blé encore vert et, à peine dépouillé de sa fleur, le rentra dans le *rancard*. Aidée de toutes les fées de la montagne, elle déposa entre chaque gerbe un paquet de branches d'aulne vert.

Le travail était à peine terminé qu'une grêle épaisse ravagea la campagne, hâchant tout sur son passage. Les paysans terrifiés pleuraient dans leurs sombres demeures; car ils restaient sans ressources au bord d'une forêt peuplée d'ours, de loups et d'autres animaux sauvages.

Notre homme était arrivé chez lui juste à temps pour éviter le gros orage. Il avait rentré sa vache et séché ses vêtements, quand il apprit ce qu'avait fait sa prévoyante épouse. Mais quelle ne fut pas la déception de celle-ci, lorsque, au lieu de remerciements qu'elle s'attendait à recevoir, elle se vit accablée de reproches et même d'injures. « Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il, d'épouser une *mauvaise fée*? » Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'il vit sa femme disparaître, s'évanouissant comme une fumée. Les enfants se mirent à geindre et à pleurer, et un bruit sinistre, comme celui que produit un reptile qui glisse entre les pierres, frappa les oreilles du père.

Pour donner le change aux sentiments qui commençaient à l'acabler, notre homme s'en fut à sa grange. Et qu'y voit-il? Son blé, ce blé qu'il croyait perdu et en train de pourrir, était en parfait état et gonflait ses épis sous l'influence de la chaleur suffocante produite par la fermentation des branches d'aulne. En examinant de près les épis, il les vit gros et déjà jaunissants. Il comprit alors combien il avait été injuste envers la prévoyante fée: mais son orgueil l'empêcha de se rétracter.

Reentrant penaud dans la maison, il y trouva le souper servi comme à l'ordinaire, les enfants attablés et mangeant seuls la soupe copieusement servie.

« Qui donc vous a servi le souper? demanda-t-il.

— C'est la mère.

— Où s'en est-elle allée?

— Elle est sortie sans dire où.

— Elle ne vous a rien dit pour moi?

— Oui; elle désire que tu rétractes tes paroles.

— Ça, jamais!

Il entendit alors dans le lointain un tapage infernal. Les fées réunies faisaient fête à la mère et la sollicitaient de rentrer au milieu d'elles.

Inquiet, il soupa seul et dormit peu, en songeant aux avantages qu'il avait perdus. Quand il se leva le lendemain, très tard, il trouva les enfants habillés, lavés, peignés, et leur déjeuner servi sur la table. Sa femme l'avait, encore une fois, prévenu.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans qu'il lui vînt à l'idée qu'il eût à présenter des excuses à celle qu'il avait offensée. Quand il descendit au moulin de Beuzon pour y faire moudre le blé qu'il devait à la prévoyance de sa bonne femme, le meunier demeura stupéfait de la beauté des grains. Il ne comprenait pas comment, dans un pays tout ravagé, notre homme seul avait à faire moudre du blé. Celui-ci conta son histoire et s'entendit vertement tancer par le meunier, qui lui conseilla de faire toutes les concessions possibles afin de ramener sa femme au logis.

Son parti fut vite pris; dès le lendemain il se rétracterait. Tout joyeux de cette détermination, il chargea son sac de farine sur ses robustes épaules et remonta le sentier de Cleïbe à son retour il constata chez lui le plus grand désordre. Tout avait mauvais air, tout, sauf les enfants qui, toujours soignés par leur mère, prospéraient et jouissaient de la vie. Il leur dit son désir de revoir sa femme et les chargea de lui demander de revenir au logis.

Le lendemain matin, l'aînée des fillettes le réveilla, en lui disant que sa mère reviendrait à la condition qu'il embrassât ce qui se présenterait à

ses yeux derrière la porte de la cuisine; car elle ne croyait plus à des promesses qu'il ne savait pas tenir. De joie, il sauta hors de son lit, s'habilla à peine et courut à la cuisine, où d'abord il ne vit rien. Il croyait déjà à une mystification, quand il entendit sortir des dalles le même bruissement de reptile qu'il avait ouï lors de la disparition de la fée. Il vit bientôt, derrière la porte, apparaître la tête hideuse d'un serpent, qui s'enroula autour de son corps jusqu'à ce que la tête fût à la hauteur de celle du pauvre homme ahuri. Celui-ci, ne pouvant vaincre sa répulsion, saisit vigoureusement la bête et la rejeta violemment sur le sol, où il vit apparaître, soudain, la figure de sa bonne femme, qui lui reprocha sa faiblesse en ces termes: « Puisque tu n'as pas su vaincre, pour obtenir ton pardon, le dégoût que je t'ai inspiré en prenant la forme d'un serpent, tu ne me verras plus. J'abandonne mes enfants et ta fortune et vais rentrer dans l'incomparable empire de mes compagnes. »

Elle disparut, et, depuis lors, le pauvre hère traîna une existence malheureuse. Ses enfants fondèrent une race de bandits, ses filles tombèrent dans la catégorie des mauvaises femmes, et lui-même mourut de chagrin et de remords à la fleur de l'âge.

L'âme et la bête.

Dans la dernière réunion de la Société d'histoire de la Suisse romande, une intéressante communication a été faite sur le séjour des frères Xavier et Joseph de Maistre à Lausanne. M. de Molin nous apprend que c'est dans le salon de Beauregard que Xavier de Maistre a donné la première lecture de son spirituel ouvrage, le *Voyage autour de ma chambre*.

Cette communication nous a donné l'idée de relire ces pages charmantes. C'est ce que nous avons fait, et jamais lecture ne nous fut plus agréable. Aussi avons-nous la persuasion que tous ceux qui feront comme nous y trouveront le même plaisir.

Disons à cette occasion que les personnes qui ne possèdent pas cet ouvrage peuvent se le procurer au prix de 25 c. dans toutes les librairies, édition de la *Bibliothèque nationale* à Paris.

Nous ne pouvons résister au désir de glaner, dans le *Voyage autour de ma chambre*, cette page délicieuse:

..... Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur que Platon appelait la matière *l'autre*. C'est fort bien, mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est *l'autre* et qui nous lutine d'une manière si étrange.

On s'aperçoit bien, en gros, que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu*, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais délégez-vous beaucoup de *l'autre*, surtout quand vous êtes ensemble.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contraignent souvent.

Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez le passage sans le comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire, ensuite que *l'autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

Bambanet et la dama.

Du on part d'ans, l'ont coutema dè fèrè pè Metrux cein que l'ai diont l'abbahy dâi gottrausès (fête des narcisses), que l'est don tot coumeint 'na petita Abbahy dâi Vagnolans et lè Pokâimo cein font po amusâ on bocon cliâo Godèmes que sont ein peinchon dein cliâo grands z'hôtels dè per lè.

— Et cein est, ma fai, rudo galé à vairè.

Sti an, Jeannot Bambanet, que demòrè pè Velanàova, l'âi est zu avoué sa fenna et quand l'arreviront pè la Rouvenaz l'étiènt tot ébahy dè vaire quin commerço l'âi avâi perquie: dâi drapeaux pè totès lè fenètrès, dâi guirlandes avoué dâi liberté-patrie pè totès lè tserriarès et dâi botiots on pou pertot.

Coumeint vo peinsâ, Bambanet et sa fenna aviont adè lo naz ein l'air po guegni on pou totès cliâo z'affèrès et failai vaire lo bio mondo qui iavai perquie; y'ein avâi quasus atant qu'à 'na faire.

Mâ l'ein est arrevâ tot parâi 'na sorcière à cé pourro Jeannot; tandi que vouaitivè cé commerce, ne va-te pas posâ lo pi su la roba dè 'na balla dama que passavè justameint dé-couté. Cliâa dama avait met 'na roba que traî-nâvè on bocon et, ma fai, cein a fé grrr... que l'eut bo et bin son gredon tot dégrussi pè derrèrâi.

La dama, quand l'ouët cein, sè revirè et sè met à derè, ein vouaitaint Jeannot avoué dâi ge coumeint dâi cadrans dè relodzo:

— Gros bœuf!

— Pardon! estiusè, l'âi fe Jeannot, ne l'é pas fé espre!

— Je vous répète: vous n'êtes qu'un gros bœuf!

— Que volliâi-vo, l'ai dese adon Bambanet, jamé n'arè cru que lè dzouvenès modzes aus-sant d'asse grantès quiniès!

Boutades.

Une domestique accourait l'autre jour au guichet de la gare et demanda à la hâte un billet pour Genève.

— Il n'y a pas de train pour Genève maintenant, répond l'employé.

— Taisez-vous!... pas possible!

— Non, il faut attendre une heure au moins.

— Voyez-vous ça. Eh bien, c'est ma maîtresse qui m'a *enduile* en erreur.

Un aubergiste, qui demeure au bord du *Talent*, reçoit un jour la visite d'un ami auquel il offre un verre de vin. Après avoir dégusté, l'ami frappe amicalement sur l'épaule de l'aubergiste et lui dit avec bonhomie:

— Ecoute, je crois bien que ton vin a plus de talent que d'esprit.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Fac-tures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

¹ On appelle *émîne*, en Valais, le grand baquet dans lequel on fait reposer le lait, avant de l'écumer.